



Chemins  Nocturnes

MAUD TABACHNIK

LE FESTIN
DE L'ARAIGNÉE

POLICIER



Viviane Hamy

Extrait de la publication

Le livre

Frontière du Mojave : Boulder City, le « trou du cul du Diable » comme disent les Indiens. C'est là qu'ont disparu sans laisser de traces des familles de touristes qui se rendaient à Las Vegas.

La police locale, puis le FBI ont effectué des recherches, mené une enquête.

Sandra Khan, envoyée par le *San Francisco News*, s'empare des dossiers...

Un chien sans maître, une poupée rendue par le sable, l'implacable présence du désert...L'angoisse et la peur vont *crescendo* dans la ville où les habitants, réveillés comme les serpents après la digestion, se liguent pour faire tomber l'étrangère et protéger un des leurs.

L'auteur

Maud Tabachnik est née le 12 novembre 1938 à Paris. Elle entreprend des études secondaires générales et commerciales, mais, après le bac et quelques hésitations, elle se décide pour la kinésithérapie dont elle sera diplômée en 1963 et qu'elle exercera pendant dix-sept ans avec une spécialisation d'ostéopathie. Elle est passionnée de lecture, de cinéma, aime la nature et les villes et adore les bêtes.

En 1983, elle part vivre en Touraine où elle commencera d'écrire sans envisager d'abord la

publication. Dix ans plus tard, elle revient dans la capitale et se consacre entièrement à l'écriture.

Dans la même collection



Chemins  Nocturnes

KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu

L'Homme à l'envers

(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)

(Prix Mystère de la Critique 2000)

Pars vite et reviens tard

(Prix des libraires 2002)

(Prix des Lectrices ELLE 2002)

(Prix du meilleur polar francophone 2002)

Sous les vents de Neptune

Dans les bois éternels

Un lieu incertain

L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves

(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)

Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie

Meurtre à Petite-Plaisance

Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)

Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri

La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN
Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD
Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL
Malaver s'en mêle
Malaver à l'hôtel

SANDRINE CARUT / PAUL LOUBIÈRE
Contre-Addiction
Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO
Une sorte d'ange

ERIC VALZ
Cargo

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Viviane Hamy, 1996

Conception graphique, Pierre Dusser

Photo de couverture :

© Raymond Depardon/Magnum Photos

ISBN 978-2-87858-626-8

MAUD TABACHNIK

LE FESTIN
DE L'ARAIGNÉE

VIVIANE HAMY

Je pue. La rue pue, le quartier, la ville. Le monde entier pue.

Et cette odeur corrompt hommes et animaux et tout ce qui vit entre le ciel et la terre.

Quand je renifle ma peau, ou celle de Betsy, ou même celle des enfants, mon nez se tord devant cette odeur.

Je ne parle de cette particularité à personne ; pas plus à Betsy qui pourtant est à même de me comprendre.

Je guette sur les visages de mes voisins, de mes collègues, la grimace annonciatrice de cette souffrance.

Ils flairent bien parfois une odeur de friture ou d'égout qui les incommode, mais ça ne va pas plus loin.

Il faut dire que par mon éducation j'ai été très jeune habitué à craindre les odeurs.

Mon père y veillait avec soin.

San Francisco est une cité épatante. Le climat, les langoustes, le *Golden Gate*.

Les couples de filles qui convolent et les garçons qui s'aiment. Le tout bercé par les chants de Noël entonnés à pleins poumons dans les tramways par les bénévoles de l'Armée du Salut coiffées de leurs drôles de cornettes.

Vous avez aussi les maisons de pêcheurs, retapées, étagées sur les plages de Sausalito ou de Presidio avec le Pacifique qui leur lèche les pieds. Le soleil qui se lève et se couche sans aucune modestie et sert de toile de fond aux phoques et aux chiens de mer qui en font un max pour vous distraire.

Mais San Francisco est à l'Ouest. Et au bout d'un moment, à force de contempler les morphologies canon des filles et les épaules musclées des mecs – selon vos goûts –, vous trouvez le temps long.

Parce qu'à l'Est où il fait un froid de loup la moitié de l'année, une chaleur à crever le reste du temps, une pollution à vous rendre mutant et où, pour une turne mal chauffée, vous payez le loyer d'un palais vénitien, à l'Est : vous pensez.

Donc, un matin parmi tant d'autres, et alors que Nina vaquait encore dans la salle de bains, j'eus la brusque nostalgie de Boston.

Vous connaissez Boston la snob, la provinciale ? Ses maisons en bois peint alignées de chaque côté de sages petites avenues, ses bibliothèques, ses théâtres, ses cinémathèques, son Philharmonic Orchestra que dirigea Charles Munch, ses terrasses de café où les Bostoniens, convaincus d'être les seuls à posséder un cerveau qui ne baigne pas dans le Coca-Cola, commentent la marche du monde, ses familles patriciennes qui comptent parmi les plus anciennes du pays, son hypocrite puritanisme qui lui relève le menton et lui voile les yeux ? Bref, les yeux perdus sur l'horizon, un matin j'en ai eu marre.

— Nina, ma divine, appelai-je, que dirais-tu de rentrer à Boston ?

Il y eut d'abord un temps de latence, puis le claquement de talons sur le bois. Et Nina apparut.

— Tu sembles oublier, très chère, que si nous sommes ici, c'est en très grande partie grâce ou à cause de toi.

Nina est argentine, et elle partage avec les machos de son pays un très vilain caractère.

— De plus, poursuivit-elle, ça m'étonnerait que ton copain Goodman soit ravi de te revoir.

Je me suçai l'ongle du pouce et réfléchis à la pertinence de cette remarque.

Pendant ce temps, Nina s'était habillée d'une robe de soie écarlate ramagée de feuilles bleu indigo, chaussée de sandales à double patin dans les mêmes tons et, ainsi parée, s'appêtait à dispenser dans les oreilles attentives des étudiants de Berkeley son savoir juridique.

Je soupirai en hochant la tête. Depuis la révolution des fleurs de 70, les professeurs d'université avaient changé de look. Surtout à Frisco.

— Mais toi, insistai-je, ça te dirait ?

— Pas vraiment.

— À cause ?

— De différentes choses dont, si tu veux bien, je t'entretiendrai ce soir, car pour l'instant il faut que je file.

Elle vint m'embrasser, me caressa la joue du bout de ses longs ongles carminés, et gagna sa petite jeep décapotable qu'elle fit démarrer sur deux roues comme chaque matin.

Moi, j'achevai mon jus d'orange en regardant cet océan qui commençait sérieusement à me taper sur les nerfs, puis je me préparai et m'apprêtai à mon tour à me rendre à mon boulot au *San Francisco News* où je tiens la rubrique judiciaire.

Mais avant, je décrochai le téléphone et composai un certain numéro à Boston.

— Allô ? me répondit une voix masculine mais séduisante.

— Lieutenant Goodman ?

— Oui...

— Sandra Khan à l'appareil...

Un flottement nettement perceptible, puis :

— Bonjour, Sandra.

— Bonjour, lieutenant.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir ?

— Oh, l'envie d'entendre une voix avec un accent yankee... Comment allez-vous ?

— Bien, depuis que nous nous sommes croisés à l'aéroport de Paris. Et vous ?

— Mon reportage sur leurs présidentielles m'a emmerdée un maximum, en plus, leurs hommes politiques sont très snobs.

— Et la gastronomie ?

— C'est tout ce qu'ils ont conservé de leur charme.

— Vous me semblez dure avec nos alliés.

— Vous connaissez la pensée d'un de leurs hommes célèbres : « Protégez-moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge » ?

Il eut la politesse de rire et enchaîna :

— J'approuve, mais à part le plaisir d'entendre l'accent

de la Grosse Pomme, qu'est-ce qui vous a donné l'envie de me téléphoner ?

– Comment va votre mère ? répondis-je, jésuite.

Je l'entendis sourire à l'autre bout.

– Eh bien, depuis qu'elle a failli se faire assassiner à Paris et que j'ai eu l'opportunité de la sauver, elle me considère presque comme un adulte.

Nous nous étions en effet rencontrés quelques mois auparavant à l'aéroport d'Orly, lui revenant aux États-Unis, moi en arrivant ¹.

– C'est le paradis, alors.

– On y arrive ; et vous, comment allez-vous ?

– Moi ? très bien. Ça baigne.

– Le boulot, les amours...

– Tout baigne.

– Alors... pourquoi ce coup de fil ?

Je me mordis l'intérieur des joues. Je déteste demander une faveur, surtout quand je n'ai rien à offrir en échange.

– Je... voulais savoir... comment ça allait à Boston...

Je l'entendis encore une fois soupirer.

– Vous n'y avez pas laissé des amis qui pourraient vous renseigner ?

– Si... si... heu... je me demandais aussi... si j'avais envie de revenir... si... ce serait possible... Enfin dans quelque temps.

Il prit son temps avant de me répondre.

– Pourquoi pas ?

Je ne savais plus quoi dire. Il jouait avec mes nerfs, le beau Sam, mais c'était de bonne guerre, bien dans nos rapports. Moi j'avais les blancs et lui les noirs, ou vice versa, parce que de toute manière le but final était de se mettre mat.

1. Cf. du même auteur, *La mort quelque part* (éd. Viviane Hamy, 1995).

– Vous parlez sérieusement ?

– Pourquoi pas ? répéta-t-il.

Bon, fallait en finir, sinon notre conversation allait me coûter le prix d'un repas au Del Monico.

– Vous croyez toujours que j'ai tué Latimer ¹ ?

– Évidemment.

Là, il n'y avait pas eu de blanc. Dans la foulée il m'avait répondu, mon détective.

– Ah bon, répondis-je avec esprit.

– Mais le problème n'est plus là, n'est-ce pas, Sandra ? J'habite une jolie petite maison en plein centre-ville avec un vrai jardin où je me ferais un plaisir de vous faire goûter mes spécialités culinaires.

– Ah... bon... c'est gentil, Sam... je... je suis ravie de vous avoir parlé... Nina le sera aussi de savoir que... vous allez bien...

– Vraiment ? Faites-lui mes amitiés à la belle Nina.

– Je n'y manquerai pas... je... alors, peut-être à bientôt...

– Mais oui... Vous savez, Sandra, la vie apprend qu'on ne sait rien... et que chacun fait comme il peut.

On a raccroché ensemble et je suis restée un moment à me répéter ce que je venais d'entendre.

Puis j'ai sauté dans ma Golf et j'ai filé au canard où je suis arrivée en retard pour la séance du comité hebdomadaire de rédaction.

– Excusez-moi... excusez-moi... impossible d'avancer ce matin... ai-je marmonné en dégageant une place.

Les autres n'ont rien répondu parce qu'eux non plus n'habitent pas dans l'immeuble du *San Francisco News*, et qu'ils étaient à l'heure.

– Assieds-toi, m'a dit « Woody », le rédac' chef. Toute façon, t'es toujours à la bourre !

1. Cf. du même auteur, *Un été pourri* (éd. Viviane Hamy, 1994).

On était dix-huit comme à chaque fois. Treize mecs et cinq nanas.

– Bon, a continué « Woody » en soupirant, comme vous le savez, la Marina a déposé plainte contre nous dans l'affaire de la bétonnisation anarchique du front de mer dénoncée par nos excellents collaborateurs, Burt Dusser et Ken Bradley, ici présents. Mais on s'en tape parce qu'on a un dossier... béton, a continué finement Woody, qui ne s'appelle pas Woody, mais Salvatore H. Finley Pereppi, rital pur jus, rebaptisé Woody parce que contrairement au cinéaste il possède autant d'humour qu'une clé anglaise.

Ça a duré sur ce ton un petit quart de siècle, et puis Woody s'est tourné vers moi.

– Dis, ma poule, ton reportage sur les enfants tabassés et les trisomiques violés, c'est terminé ?

– Ouais, et merci du tuyau, je me suis éclatée ! ai-je grincé.

– Formidable ! T'aimes le désert ?

– S'il y a du shopping à faire.

– Le désert de Mojave, Grand Canyon, Colorado River, la vallée de la Mort, tu connais ?

– J'ai vu ça sur des pubs.

Woody eut un rire sardonique.

– Considère-toi comme engagée dans l'affaire criminelle la plus ténébreuse depuis celle de Charles Manson...

Il y eut des ricanements autour de la table.

– Expliquez.

– Ça va faire un an ou deux que des voyageurs disparaissent dans le désert en se rendant à Vegas. Au début, la police locale a laissé courir parce qu'il s'agissait essentiellement de va-nu-pieds, de suceurs de cannabis et autres. Mais on a eu d'honorables familles qui ne sont jamais arrivées à la cité de l'Eldorado, alors qu'on les y attendait. Deux, en fait. Deux fois trois personnes. Tu piges ?

– Les ovnis ? demandai-je dans un soupir.

– On y a pensé, d'ailleurs certains y pensent toujours. Mais on se demande aussi si ce ne serait pas tout bonnement des futés qui auraient trouvé un moyen facile de dévaliser les cousus de dollars avant qu'ils ne les dépensent avec les bandits manchots.

– On a retrouvé des corps ?

– Que dalle !

Je fis une grimace. Est-ce que Woody s'imaginait que j'allais parcourir avec une pelle l'un des coins les plus pourris du monde pour y dégoter des squelettes ?

– Tu vois un peu l'histoire, ma grande chérie ? sourit Woody.

– Pas du tout, répliquai-je avec aigreur.

– Mais si, mais si, tu vois ! et tu frétilles d'excitation, je le sais...

– Bon, qu'est-ce que je dois faire, Woo... heu... patron ?

– Tu pars demain et tu nous rapportes l'enquête la mieux torchée de toute l'histoire de notre foutu canard !

– Demain ! Et pour combien de temps ?

– Jusqu'à ce que tu touches tes billes ! Compte une quinzaine.

Je suis rentrée chez moi vers cinq heures, et j'ai siroté un dry en surveillant les ébats des phoques jusqu'à ce que Nina revienne.

Il y avait un formidable coucher de soleil qui a presque été éclipsé par Nina qui est arrivée dans le même état de fraîcheur où je l'avais vue partir le matin.

– Dis-moi comment tu fais, fleur des tropiques, ai-je demandé en l'embrassant, pour qu'après une journée de labeur à 90° F, tu sembles droit sortie de ta salle de bains ?

Elle s'est contentée de hausser ses épaules dorées et de finir mon verre avant de nous en préparer deux autres.

Elle s'est installée sur le transat à côté du mien, a pris ma main dans la sienne, et a dégusté son margarita en regardant les phoques avec moi.

On finissait par les connaître, on leur avait même donné des noms. Il y avait le gros John qui n'avait pas de pot avec ses femmes, Marilyn, que nous aimions bien parce qu'elle jouait comme une folle avec sa copine Gaby, et bien d'autres encore.

– Comment s'est passée ta journée ?

– Pas mal. Ils veulent que j'aille à Columbia faire une conférence sur les droits des femmes en pays d'Islam.

– Tu fais dans la science-fiction ?

Elle sourit en me pressant la main.

– Et toi ?

Je vidai mon verre.

– T'as entendu parler du désert de Mojave, du Grand Canyon... Death Valley ?

– Bien sûr, pouffa-t-elle.

– Eh ben, on m'y envoie.

– Tu vas faire un reportage sur les serpents les plus venimeux du monde ?

– Ah bon, ils sont très venimeux ?

– Pas autant que les serpents marins, mais quand même...

– Non, pas de serpents, des disparitions de touristes dans le désert.

– Ah ? C'est pour quand ?

– Je pars demain.

Elle redevint sérieuse et termina son verre en une lampée.

Nina a horreur des séparations. Elle a l'impression d'être volée. Le temps lui appartient. Le sien comme celui des gens qu'elle aime.

– Combien de temps ?

– Une petite quinzaine.

– Sans revenir ?

– Je ne sais pas.

Elle se releva d'un bond. D'un coup, les amours de Marilyn et Gaby et les pitreries de Gros John ne l'amusaient plus.

– Je vais faire le dîner.

Elle a préparé un poulet au paprika hot avec du riz et des tranches de mangue qui était tout bonnement succulent.

On a mangé sur la terrasse en laissant doucement la nuit nous envahir.

On a pris un dernier drink et elle a disparu dans la chambre en laissant tout sur la table.

Comme elle avait allumé, j'ai vu se dessiner sa silhouette nue en contre-jour.

Elle m'a fait un signe de la main et je suis allée la rejoindre.

* * *

Lundi, 12 h 15

À McCarran, l'aéroport de Vegas, je reçois trente kilos de plomb fondu sur les épaules en descendant d'avion.

Le temps de récupérer mes affaires, de me traîner jusqu'au parking prendre la voiture de location qu'a prévue Woody, et je patine dans la sueur.

Sympa, une décapotable nipponne, la grande vie.

Je ne tarde pas à déchanter quand je m'aperçois que ces andouilles de loueurs ont négligé de protéger les sièges et le volant, et je me fais une brûlure au troisième degré en essayant de démarrer.

Je jure en recouvrant le volant d'une serviette-éponge

et me mets à l'abri d'un palmier étique pour consulter la carte.

Il fait une chaleur à crever. Mes cheveux ressemblent en un instant à une serpillière mouillée, et mes pieds clapotent dans mes sandales.

Mon jean me fait l'effet de ces instruments de torture moyenâgeux, style Vierge de Nuremberg, où l'on enfermait les suppliciés, et avant même d'avoir déniché mon itinéraire je voue Woody aux gémonies.

Je sors de Vegas par la 95 en direction d'Henderson et roule pendant une bonne heure jusqu'à ce patelin merdique qui tente de singer sa grande sœur en alignant le long du strand quelques casinos miteux aux façades ornées de cow-boys et de pin-up en néon de cinq mètres de haut.

Je m'arrête refaire le plein de café glacé dans un bar et manger un morceau.

— Bonjour, ma p'tite, me lance un gros fatigué de derrière son comptoir.

— Bonjour, mon gros, répliqué-je.

Il s'arrête d'astiquer son formica et me considère d'un œil éteint.

J'éteins le mien.

— Qu'est-ce que ce sera ? se décide-t-il après avoir envisagé plusieurs éventualités.

— Un grand café glacé, une salade et une tarte.

— Pas de salade. Café et tarte.

Si ça lui fait plaisir.

Je m'installe près de la fenêtre et déplie ma carte.

— Vous n'êtes pas de la région ? me demande-t-il avec sagacité.

— Non. Vous connaissez la route d'ici Boulder City ? Il en existe une qui ne figure pas sur ma carte, je crois.

— Qu'est-ce que vous allez faire dans ce coin pourri ? En général les gens qui passent ici vont dans l'autre

sens. Ils viennent de ce coin pourri pour aller n'importe où.

Je risque un sourire aimable.

– Moi je viens de n'importe où, c'est pour ça que je veux aller à Boulder.

Il hausse ses épaules prises dans un maillot de corps à larges mailles qui lui dessinent de charmantes cloques de peau rose et grasse.

– Continuez la 95, m'indique-t-il en posant devant moi un verre de café embué et une part de tarte curieusement appétissante, et j'crois qu'y a une route qui part sur la droite en direction du Lake Mead et qui arrive à Boulder. C'est bien Boulder City où qu'vous voulez aller ?

– Pourquoi, il y en a d'autres ?

– Ben, vous avez Boulder Dam qu'est pas loin de City...

– Quelle différence ?

Il hausse ses ravissantes épaules.

– C'est à City qu'vous avez l'administration et plus d'choses, comme les magasins de mode, dit-il en me lançant un regard en coin. À Dam, c'est plus les gens qui habitent et qui vont travailler à City.

– Une banlieue dans le désert ?

Il me regarde l'œil rond.

– Ben ouais...

– On m'a retenu une chambre au Métropole, vous connaissez ?

Nouveau haussement d'épaules accompagné cette fois d'un reniflement.

– C'est le meilleur hôtel. Vous v'nez pourquoi ?

– Je suis journaliste, dis-je en attaquant la tarte effectivement succulente, je viens enquêter sur des disparitions de touristes... dans le désert, vous êtes au courant ?

Il me regarde un moment avec une moue persistante.

– Journaliste... hein... Los Angeles ?

– San Francisco.

– Hum... Pourquoi là-bas y s'y intéressent maintenant ?

Je bois mon café.

– Je ne sais pas. Ça a l'air de « les » exciter.

– Va encore ramener plein de hippies, cette histoire ! des traîne-lattes, voilà c'que j'dis !

– Expliquez-vous.

– Ça remonte à un couple d'années, y avait un couple, si on peut appeler ça un couple, enfin bref, un garçon et une fille qu'ont disparu sans laisser de traces. On a d'abord pensé aux coyotes, faut dire qu'ça manque pas ! et puis on a r'trouvé une partie de leurs fringues intactes et pas trace de bêtes. Comme y z'ont jamais dégoté les corps, la police a laissé tomber. Et après, y a eu plein de leurs potes qui sont v'nus en une sorte de pèlerinage, comme y disaient. Tu parles d'une foire ! On r'trouvait des s'ringues jusque dans les chiottes !

– Oui, et à part ces jeunes gens, vous savez quelque chose sur les autres disparitions ?

Il retourne essuyer son comptoir sans répondre.

– Autre chose ? insisté-je.

Il secoue la tête et s'occupe ostensiblement de sa machine à café.

OK. Cinq sur cinq. Il n'en dira pas plus. Je me lève et vais le payer.

– Merci pour tout.

– Pas d'quoi.

Après Henderson, c'est comme avant Henderson. Une coulée d'asphalte rectiligne entre deux surfaces lunaires, adoucie à l'est par le lointain foisonnement de la forêt de *National Recreation Area*.

Je croise peu de voitures (deux), par contre j'écrase sans le vouloir un grand serpent qui ne semble pas particulièrement incommodé par le traitement.

Je trouve l'embranchement que m'a indiqué le cafe-

tier et emprunte une plus petite route en direction de Boulder.

Je m'arrête à l'entrée devant la pancarte d'identité :

BOULDER CITY. 6 000 habitants. Altitude 10 mètres.

Bienvenue au pays des serpents.

Je relis la phrase et tourne la tête.

Un gars en salopette est accoudé à la portière de droite et sourit en mâchonnant un brin de quelque chose.

— Salut, ma p'tit' dame...

Vais-je répondre selon mon habitude : « Salut mon p'tit monsieur » ? Je me contente d'un :

— Salut !

Du regard il m'enlève mon chemisier et mon pantalon, s'attarde sur l'entre-cuisse et remonte vers mon visage.

— Ça vous convient ?

Il hausse les sourcils.

— Pas mal.

— Tant mieux. Vous faites partie des serpents indiqués sur la pancarte de bienvenue ?

Il se repousse en arrière et cesse de mâchonner.

— Faites pas trop la maligne, marmonne-t-il.

— Je m'en souviendrai, dis-je en démarrant.

« Ça part fort », pensé-je en roulant dans la rue principale.

Jolie, ma foi, bien ombragée, proprette, coquette, en trompe-l'œil.

Ce genre de trou perdu qui convoite le trophée de la ville la plus fleurie à cent milles à la ronde. Lesdites fleurs servant aussi à camoufler les odeurs de pourri.

Je trouve le Métropole, mais je ne pouvais pas le manquer.

Il trône au milieu de l'avenue, blanc et prétentieux comme un gâteau d'anniversaire, avec un vrai chasseur

qui me débarrasse de mes bagages pendant qu'un autre surgit pour ranger ma voiture au parking.

Ou Woody n'a pas reçu le bon devis, ou il y a des rats dans les chambres.

Je me dirige vers la réception.

– Bonjour, je m'appelle Sandra Khan, on a retenu une chambre pour moi de San Francisco.

Le type m'écoute avec un intérêt excessif, comme si je venais lui annoncer qu'on avait découvert le vaccin contre le sida.

– Mais parfaitement, dit-il en saisissant son registre. La 425, elle est parfaite et donne directement sur le désert. Toutefois, si vous en désiriez une autre...

– Merci, coupé-je en voyant mes valises disparaître dans l'ascenseur.

C'est comme il l'a dit : parfait.

Des couleurs pastel, un lit où pourrait mouiller un porte-avions, une terrasse sur le désert face à des éboulis de rochers aux couleurs changeantes ; une salle de bains qu'aurait adorée Fellini, bref, le bonheur.

Je fais couler l'eau dans la baignoire qui met une bonne demi-heure à se remplir au quart – mais je suis prête à toutes les bassesses pour un bain tiède – et j'appelle Nina.

– *Querida mía*, j'étais folle d'inquiétude ! crie mon Argentine.

– Pourquoi donc ?

– Pourquoi ? Mais c'est un pays de sauvages, l'Arizona ! Serpents, scorpions, ivrognes, est-ce que je sais, moi !

– Justement, tu ne sais pas, et c'est le Nevada. C'est tout pareil à ton pays de rêve. Sable et palmiers, hôtels de luxe, boissons multicolores et glacées...

– Et les filles ? coupe ma tigresse.

– Jusqu'à maintenant je n'ai vu que des mecs. Je ne sais pas comment la population se reproduit.

Elle lâche un juron espagnol qui met ma mère en cause.

— Écoute, j'entends la baignoire qui déborde, mens-je, je te rappelle, ma merveilleuse !

Je raccroche le plus doucement possible et me glisse dans la baignoire à moitié remplie.

Tout en barbotant je me dis que si Woody me soigne autant, ce n'est sûrement pas par souci excessif de mon confort, mais pour adoucir un chemin qu'il pressent peut-être rocailleux.

D'après les rapports de police qu'il m'a remis, les deux familles ont disparu à quelque six mois d'intervalle. Un an après les deux jeunes.

Elles n'avaient rien de particulier. Un couple avec un garçon, et six mois plus tard un couple avec une fille. La première venait de Phoenix où le ménage possédait une boutique de mode ; la seconde était originaire de Tucson, et fermiers.

Dans les deux cas les hôtels retenus à Vegas avaient tenté de joindre les familles dans leurs villes d'origine, car les séjours avaient été réglés à l'avance.

Devant l'échec des recherches, on prévint le FBI. L'enquête fut menée à partir de Boulder City, dernière étape avant Vegas, avec le résultat que l'on sait.

L'affaire remontait à présent à six mois pour la dernière, mais Woody avait appris que la police avait classé les dossiers avec la célérité qu'on lui connaît quand il s'agit de ne pas faire de vagues.

Toute la région vivait exclusivement du tourisme que faisait retomber Vegas. Et personne n'avait intérêt à secouer le cocotier.

* * *

Du même auteur

Un été pourri

La Mort quelque part

Le Festin de l'araignée

L'Étoile du Temple

(Prix des Écrivains de Champagne 1998)

Fin de parcours

Gémeaux

<http://www.maudtabachnik.com>